

# DIA

Lectures de

## **LES CONTEMPLATIONS de Victor Hugo**

(Livres IV et V)

CONCOURS  
SCIENTIFIQUES  
1983/1984

**Thème : la vie et la mort**



BELIN

NOËL TACONET  
Professeur agrégé en classe préparatoire  
Lycée Champollion, Grenoble

LECTURES DE  
**LES CONTEMPLATIONS**  
de Victor Hugo  
LIVRES IV & V

*Thème : la vie et la mort*

COLLECTIONS DIA



8, rue Férou, 75278 Paris Cedex 06

COPIE ET REPRODUCTION. La loi du 11 mars 1957 n'autorise que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective ». **Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des éditeurs est donc illicite.** Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Classique Eugène BELIN, 1982  
*ISBN 2-7011-0846-2*

## AVERTISSEMENT

*Comme chaque année, les Collections DIA proposent deux volumes consacrés aux œuvres nouvellement inscrites au programme de l'épreuve de français des Concours scientifiques.*

*Nous nous sommes efforcés cette année de mieux tenir compte des conditions de travail des candidats, en particulier des contraintes de temps. Chaque volume se compose désormais de deux parties : une présentation, volontairement restreinte à l'essentiel, de l'écrivain, de l'œuvre et du thème du programme ; et une petite anthologie constituée de textes-source, d'extraits d'autres œuvres de l'écrivain étudié, de passages de critique, etc. Un seul auteur se charge de l'ensemble du volume : ainsi la présentation et l'anthologie se complètent et se répondent, apportant avec toute la concision souhaitable les principales idées qui guideront la lecture de candidats nécessairement pressés.*

*Nous espérons qu'ainsi conçus, ces volumes rendront les services qu'on peut attendre d'eux. Nous serons heureux de recevoir les commentaires et les suggestions des préparateurs et de leurs professeurs.*

L'Éditeur



# Table des matières

Bibliographie	6
Notions biographiques	7
I. La vie sentimentale	
1. <i>L'enfant blessé</i> , 8	
2. <i>Les tribulations de l'amour</i> , 9	
3. <i>Victor Hugo et Léopoldine</i> , 11	
II. Le parcours politique	
1. <i>Du courtisan des rois au défenseur des hommes</i> , 13	
2. <i>De la peur du peuple à l'action pour la république</i> , 14	
III. Les richesses de l'exil	
1. <i>La rupture</i> , 17	
2. <i>Les tables mouvantes</i> , 18	
<i>Les Contemplations</i> dans l'œuvre de Hugo	20
La vie et la mort dans <i>les Contemplations</i>	27
I. Le poète pénétré par la mort	
1. <i>Le bouleversement du paysage intérieur</i> , 28	
2. <i>La loi de la mort</i> , 37	
3. <i>L'invasion de la mort</i> , 42	
II. La vie comme lieu du mal	
1. <i>Les malheurs du vivant</i> , 45	
2. <i>Le mal de l'Histoire</i> , 47	
3. <i>Les malheurs de la chair</i> , 49	
III. La mort comme le bien suprême	
1. <i>La mort comme sens de l'histoire</i> , 53	
2. <i>La mort comme accès à la connaissance</i> , 54	
<i>Morceaux choisis</i>	59
Baudelaire ( <i>Réflexions sur quelques uns de mes contemporains</i> ), 61. Platon ( <i>Phédon</i> ), 67. Platon ( <i>Banquet</i> ), 69. Lucrèce ( <i>De Rerum Natura</i> ), 71. Hugo ( <i>Le Dernier jour d'un condamné</i> ), 72. Dostoïevski ( <i>L'Idiot</i> ), 73, 74, 75. Malraux ( <i>La Condition humaine</i> ), 76. Jankélévitch ( <i>La Mort</i> ), 78. Morin ( <i>L'homme et la mort</i> ), 82. Oraison ( <i>L'apprenti-sorcier</i> ), 87. M. Schumann ( <i>Angoisse et certitude de la mort</i> ), 89. Gaudon ( <i>Le temps de la contemplation</i> ), 93. Serres ( <i>Genèse</i> ), 95.	

## BIBLIOGRAPHIE

1. Hugo, *Les Contemplations*, éd. L. Cellier, Garnier Frères, 1969.
2. Hugo, *Œuvres poétiques*, t. II, édition établie et annotée par Pierre Albouy, Gallimard, 1967.
3. Centre artistique et littéraire de Rochechouart, « Spécial Victor Hugo », février-mars-avril 1982 (n° 46).
4. Centre artistique et littéraire de Rochechouart, « Victor Hugo », 27 mars-29 août 1982.
5. J. Gaudon, *Le temps de la contemplation*, Flammarion, 1969.
6. J.-B. Barrère, *La fantaisie de Victor Hugo*, Klincksieck, 1972.
7. A. Viatte, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*, Editions de l'Arbre, Ottawa, 1942.
8. J.-B. Barrère, *Victor Hugo*, Hatier, coll. Connaissance des lettres, 1967.
9. H. Juin, *Victor Hugo 1802 - 1843*, Flammarion, 1980.
10. A. Maurois, *Olympio ou la vie de Victor Hugo*, Hachette, 1954.
11. G. Simon, *Les tables tournantes de Jersey*, Louis Conard, 1923.
12. H. Guillemin, *Victor Hugo par lui-même*, Le Seuil, 1951.
13. Victor Hugo, *Souvenirs Personnels*, 1848-1851, réunis et présentés par H. Guillemin, Gallimard, 1952.
14. *Encyclopaedia Universalis*, vol. 8 - article « Hugo ».  
Le prosateur, par Y. Seebacher : pp. 597-599,  
Le poète, par P. Albouy : pp. 599-601.

# Notions biographiques sur l'auteur des Contemplations

*indispensables à la compréhension de l'œuvre*

*Selon Arnaud Laster (3, p. 16), « L'idée que beaucoup de gens se font de Victor Hugo est plutôt une somme d'idées reçues et non vérifiées que la synthèse d'éléments authentiques ». Cette falsification de l'image du poète est sans doute due pour une part, comme l'indique l'auteur de cette formule, à la vision déformée et simplificatrice qu'en donnent les manuels scolaires, mais elle a aussi indubitablement pour origine la volonté de Hugo d'imposer une image de lui-même, sensible tant dans les indications biographiques qu'il fournit que dans l'organisation de son œuvre. D'autre part, enfin, comme l'indique H. Guillemin (12, p. 8)<sup>1</sup>, les documents concernant tant l'œuvre du géant monstrueux de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle que les détails inconnus de sa biographie n'ont été livrés que peu à peu à la curiosité des chercheurs. Nous tenterons donc ici modestement, en évitant si possible le double écueil de l'hagiographie et du dénigrement systématique, d'établir un certain nombre de faits susceptibles d'éclairer l'œuvre au programme en nous attachant essentiellement à trois directions. Nous nous occuperons d'abord d'établir les jalons de la vie sentimentale du poète en donnant à cette expression un sens très large, puis nous essaierons d'esquisser l'évolution politique de celui qui devint le symbole même de l'opposition au Second Empire. Enfin, nous dirons quelques mots de l'expérience des « tables mouvantes » qui fut déterminante pour le climat des Contemplations.*

1. Les numéros en gras, tels que 12, renvoient à la bibliographie.



# I. LA VIE SENTIMENTALE

## 1. L'enfant blessé

Victor Hugo, on le sait, est né en 1802 (« Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte... ») des amours du capitaine Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo et de Sophie Trébuchet. Au baptême (qui n'est pas religieux), le général Victor Lahorie est parrain. Or, très vite le couple se déchire. Il semble que Sophie, si l'on en croit Hubert Juin (9), soit très vite lassée de la fougue amoureuse de son mari. En tout cas dès 1803, Sophie devient la maîtresse de Lahorie et, de son côté, Léopold a conquis l'amour de Catherine Thomas. En 1804, Lahorie, qui a comploté aux côtés de Cadoudal contre l'empereur, trouve un refuge chez celle qui l'aime. Pour les parents du poète, c'est le début d'une longue séparation. Celle-ci devient définitive en 1814. Il faut préciser qu'en 1812 Lahorie récidive et complotte une nouvelle fois. Il s'agit de la conspiration organisée par le général Malet. Les choses tournent mal et, cette fois, Lahorie, condamné à mort par un tribunal auquel participe le père d'Adèle Foucher, la future femme de Victor Hugo, le 23 octobre, est fusillé le 29.

Les diverses phases de cette séparation expliquent sans doute la situation des enfants Hugo. C'est d'abord un premier séjour aux *Feuillantines* en 1809 avec Lahorie, précédé d'un séjour en Italie correspondant aux déplacements obligés de Léopold en 1807/1808 et suivi d'un voyage en Espagne en 1811 où Sophie, sur la demande du roi Joseph, va retrouver Léopold, puis en 1812 une nouvelle et courte pose aux *Feuillantines*. Moments de paix, moments de bonheur dont le poète livre les souvenirs, dont l'écrivain a tenu à rappeler le charme :

Je vivais dans les fleurs.

Je vivais dans le jardin des Feuillantines, j'y rôdais comme un enfant, j'y errais comme un homme, j'y regardais le vol (...) des papillons et des abeilles, j'y cueillais des boutons d'or et des liserons, je n'y voyais jamais personne que ma mère, mes deux frères et le bon vieux prêtre, son livre sous le bras. (4)

Et, en effet, les rapports de Victor Hugo et de son frère avec leur père sont à la fois rares et dénués d'affection. C'est ensuite, en octobre 1814, que les deux enfants sont mis en pension, et cette décision du père est visiblement destinée à mener la dragée haute à Sophie, ce d'autant qu'au lieu de la choisir pour correspondante il confie cette tâche à sa sœur, la veuve Martine Chozine, qu'on surnomme le plus souvent Goton, et que le général précise dans une lettre qui lui est destinée : « C'est à leur maudite mère qu'il faut attribuer [leur conduite]. » Cette femme les laisse sans nouvelles de leur père comme de leur mère, et les adolescents sont visiblement touchés dans leur amour pour leur mère, ainsi qu'en témoigne cette phrase extraite d'une lettre adressée au général : « Nous ne pouvons te cacher qu'il nous est extrêmement pénible de voir traiter notre mère de malheureuse et cela dans une lettre ouverte qui ne nous a été remise qu'après avoir été lue... » (4)

Ce n'est qu'en 1818, une fois intervenu le jugement de séparation entre les époux (1), que Victor quittera avec son frère la pension Cordier. Voici donc un jeune garçon, atteint dans sa sensibilité, dans ce qu'il a de plus cher, et comment voudrait-on que cette enfance ne pèse pas sur l'homme qu'il fut ? Ajoutons que le 27 juin 1821, le jeune homme assiste à la mort de sa mère et que figure « dans le carnet de Victor Hugo (à cette date), une tête de mort dessinée, suivie par un point d'exclamation, lui-même suivi par le symbole de l'infini, qui est un 8 renversé ». (9)

Pourquoi, dans ces conditions, ne pas considérer comme sincère le rapprochement de Victor avec son père en septembre de la même année ? Pourquoi ne pas entendre comme un cri du cœur, le cri de l'enfant blessé, le gémissement que l'on trouve dans la lettre de Victor Hugo à Victor Pavie qui porte la date du 29 janvier 1828, celle même de la mort par apoplexie du général :

J'ai perdu l'homme qui m'aimait le plus au monde, un être noble et bon, qui mettait en moi un peu d'orgueil et beaucoup d'amour, un père dont l'œil ne me quittait jamais. (9)

Toutefois, en 1828, faut-il le préciser, Hugo est marié depuis six ans, et l'on a suffisamment écrit sur la vie amoureuse de ce « milliardaire » dont parle Valéry, les *Contemplations* sont suffisamment imprégnées de l'élan sublime comme de la hantise de la chair pour que nous en venions à ce vaste domaine.

## 2. Les tribulations de l'amour

En effet, si Mme Hugo s'est opposée à l'amour entre Adèle Foucher et son fils alors que celui-ci avait fait connaître ses sentiments à la jeune fille le 26 avril 1819, Léon Cellier note que la correspondance entre les deux jeunes gens reprend en mars 1821 et qu'en mars 1822, le père autorise Victor à épouser la jeune fille (1). Il y a d'ailleurs un épisode qui manifeste la sensibilité très vive du jeune homme : deux jours après la mort de sa mère, il se rend chez Adèle, il trouve la maison en fête et, dit-il, « Je voulais voir si j'étais abandonné de ma femme comme de ma mère, pour n'avoir plus qu'à mourir », et il précise dans cette lettre à son aimée :

... longtemps, muet et immobile, ton Victor vêtu de deuil contemple son Adèle en parure de bal (...). Si tu avais valsé, j'étais perdu, car c'eût été une preuve d'oubli complet et je n'y aurais pas survécu. Tu ne valsas pas, il me semble qu'une voix me disait d'espérer encore. (...) Plus de fête, plus de joie pour moi, et mon Adèle dans une fête et dans la joie ! (9, p. 379)

Où trouver en vérité, dans l'existence de Hugo, un moment où la vie et la mort soient plus intimement mêlées, se heurtent et se rencontrent avec un élan plus déchirant ? L'union fut célébrée le 12 octobre 1822. Leur rencontre datait de 1819 et l'amour de Victor connaissait hélas ! un rival : « Eugène, qui était amoureux d'Adèle, devint fou furieux pendant le dîner. » (1, p. LVI). Il fallut bientôt l'interner le 8 février 1823. Ici encore, le drame et le bonheur sont inextricablement liés. Et comment ne pas se rappeler la joie de la naissance du premier enfant, Léopold, né le 16 juillet, et sa mort le 9 octobre ?

Le mariage d'Adèle et de Victor ne réunissait pas deux êtres aussi ardents l'un que l'autre, et Hubert Juin cite à ce propos des lettres assez explicites de Hugo à sa fiancée : « Le plus souvent tu ne parais pas souffrir mes baisers » (28 août 1822), « J'ai observé à fond, ce soir, tout ce qu'il y a pour moi dans ton âme, j'y ai vu je ne sais quel sentiment qui ressemble à de la compréhension, de l'habitude, de l'amitié peut-être, mais point d'amour. » Certes, il y a bien des moments heureux dans la vie du couple, comme ce voyage à Saint-Point de 1825, et le séjour à Monfort-l'Amaury en octobre de la même année, agrémenté des premiers mots de Léopoldine, leur fille née le 28 août 1825. Cependant, mari et femme ne semblent pas faits l'un pour l'autre. On sait que la première infidélité est du fait d'Adèle ; elle remonte au 21 août 1831 et c'est seulement le 17 février 1833 que Hugo et Juliette Drouet deviennent amants (1, p. LIX). Quel meilleur commentaire à cet événement que ces lignes d'Henri Guillemin : « On n'insistera jamais assez sur l'ampleur de la tragédie qui ravagea Hugo alors ; soyons attentifs aux titres de ses recueils de 1831, 1835 : *Feuilles d'automne*, *Chants du crépuscule*. En 1831, il a vingt-neuf ans et déjà, pour lui, c'est la chute des feuilles ; trente-trois ans en 1835 et déjà le crépuscule. Cette année-là, 1835, dans une lettre à sa femme, il évoque les « décombres » dont son cœur est plein et dans un de ses premiers poèmes, qu'il dédie à Juliette, il lui dit : ton amour est tombé « sur mon âme épuisée et comme morte », « un cyclone, une dévastation » (3, p. 8).

Cette liaison, ainsi que le rappelle Hubert Juin, « durera, avec des nuages, un demi-siècle ». Cette jeune femme de vingt-sept ans, placée dès l'âge de dix ans dans un couvent, fut ensuite l'élève du sculpteur James Pradier, puis sa maîtresse — ils eurent une fille, Claire, dont nous dirons plus loin l'importance —, déclencha la jalousie de son amant, non par sa conduite présente mais par son passé turbulent. Il n'est que de lire les lettres de Juliette à Victor pour mesurer la force et la discrétion de son amour. Hugo avait trouvé en elle la compagne prête à tout jusqu'à s'effacer devant les nécessités les plus cruelles, jusqu'à presque tout pardonner. Elle l'accompagna dans le deuil, elle le suivit dans l'exil en Belgique, elle sut demeurer invisible à Jersey et à Guernesey et pourtant... Ainsi que le précise encore une fois Guillemin (3, p. 17), « [il] fut très vite infidèle. La citadelle intérieure chez lui, depuis l'abandon de sa femme, était démantelée. Il était beau et couronné de gloire ; les propositions féminines se multipliaient sous ses pas et il prenait ce qui s'offrait ».

Cependant, ce ne sont pas ces multiples dévergondages qui nous intéressent, bien qu'ils ne soient sans doute pas étrangers à la hantise de la faute si manifeste dans *les Contemplations*. C'est la liaison formée en 1844 avec Léonie d'Aunet, épouse Biard, qui constitue, selon le témoignage de Jean Gaudon (5, p. 128), l'amorce d'une inspiration nouvelle pour le poète, le point de départ d'une œuvre : « En l'absence de tout raz de marée poétique, c'est le ressort de la création romanesque qui, du jour au lendemain, se déclenche » ; et nous sentons tout le prix de la précision qui suit : « La rédaction d'un roman aurait pu aggraver le silence poétique. Mais la sève, en cette époque privilégiée, monte si dru, que sans jamais interrompre la progression de *Jean Tréjean* (les futurs *Misérables*), la poésie va, elle aussi, renaître

tre peu de temps après. Et peu importe que le scandale atteigne l'amant par « le flagrant délit d'adultère entre le vicomte Hugo, pair de France, et Léonie d'Aunet, femme Biard, constaté le 5 juillet 1845 ». Peu importe que, en 1851, Léonie ait la cruauté inouïe d'envoyer à Juliette les lettres d'amour de son « petit bonhomme ». Peu importe aussi que l'on voie Hugo écrire de Bruxelles à Adèle pour la convaincre d'écarter l'importune de son chemin d'exil. Il est indéniable que cette femme a joué son rôle, un rôle important dans la production littéraire hugolienne. Pour dissiper la légende d'un père plongé tout entier dans le deuil de sa fille Léopoldine survenu le 4 septembre 1843, ce simple épisode suffirait. Mais il ne faudrait pas tomber dans l'autre excès et faire fi de la douleur du poète. Il nous reste maintenant à examiner le problème assez complexe de la place de Léopoldine dans la vie du poète.

### 3. Victor Hugo et Léopoldine

En vérité, Léopoldine entretenait avec son père des relations privilégiées : « Les rapports entre le père et la fille sont étranges et faux. Depuis toujours la jeune fille a montré dans le rapport avec son père la dimension d'un amour impétueux : elle l'admire et elle le tarabuste. Lui, il la vénère. » (9, p. 857). D'une certaine façon, par la lecture qu'elle en donne, elle crée ses vers. En tout cas, l'idée même de son mariage provoque un drame. La seule idée d'un prétendant semble saugrenue à Hugo, et c'est ce qu'il répond au premier, Victor Hennequin, qui renonce rapidement. Le second, qui fut le bon, Auguste Vacquerie, est soutenu par Mme Hugo, mais le père est exclu de tous ces préparatifs, ainsi que le souligne la lettre de Léopoldine citée par Hubert Juin (3, p. 857) et adressée à Julie Foucher : « Surtout ne fais aucune allusion dans ta lettre à ce que tu sais. Papa les lit toutes. Tu me demandais dans la dernière si j'étais plus tranquille, je tremblais qu'il ne demandât l'explication de tes paroles. » On imagine le cheminement en Hugo de la difficile résignation. En témoigne le poème encore douloureux qui porte, dans le manuscrit, la mention : « À ma fille, en la mariant, 15 février 1843 », et qui est la deuxième pièce du livre IV des *Contemplations* et dont nous extrayons les vers suivants :

Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre  
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !  
Ici l'on te retient ; là-bas, on te désire...  
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,  
Sors avec une larme, entre avec un sourire !

Dans « Autour des *Contemplations* » (p. 57), N. Journé et G. Robert citent le vers extrait du « Reliquat du *Théâtre en liberté* » :

Ce bonheur désolant de marier sa fille.

On connaît le drame. Les jeunes mariés se noient tous deux dans la Seine près de Villequier à la suite du déferlement du mascaret, Auguste cherchant en vain à ramer Léopoldine prise d'abord par les flots ; c'est le 4 septembre 1843, moins de sept

mois après la cérémonie qui inspirait au père déchiré les vers désenchantés que l'on vient de lire. Hugo et Juliette, partis pour un voyage en Espagne le 12 juillet, accomplissent leur trajet de retour ; à cette même date, le spectacle de l'île d'Oléron imprime en lui l'image d'un cercueil couché sur la mer ; le père bouleversé, fait, le lendemain du 9 septembre, jour où il a reçu le coup terrible, le récit de l'événement « à sa vieille amie Louise Bertin » :

Hier, je venais de faire une grande course à pied au soleil dans les marais ; j'étais las, j'avais soif, j'arrive à un village qu'on appelle, je crois, Soubise, et j'entre dans un café. On m'apporte de la bière et un journal, *Le Siècle* : j'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte. (8, p. 123)

« Le premier mouvement *exprimé* fut de résignation, notent Journet et Robert. Il est plus exact de dire qu'il oscille d'une attitude à l'autre, qu'il est à la fois résigné et révolté. » (1, p. 637)

Nous reviendrons sur le rôle que joue la jeune morte dans l'œuvre hugolienne. Il est toutefois trois points qu'il convient de souligner. Expliquer le silence littéraire du poète par la profondeur du deuil qu'il ressent n'a pas de sens. La liaison avec Mme Biard débute en juillet 1844. Le constat d'adultère, nous l'avons vu, est dressé le 5 juillet 1845. Hugo, par ailleurs, est occupé par des discours à l'Académie et à la Chambre des Pairs. Et, comme le souligne J.B. Barrère à propos de son deuil : « Au contraire, le travail lui est apparu tout de suite le seul remède. » (8, p. 125). C'est une fâcheuse erreur de se représenter le poète prostré par la perte qu'il vient d'éprouver. Deuxième remarque : Les nombreuses pièces consacrées à Léopoldine datent pour la plupart de la deuxième moitié de 1846. On ne saurait nier l'importance, pour le réveil de ce thème poétique et des sentiments douloureux du poète, de cette espèce de répétition tragique que fut pour lui la mort de Claire Pradier, fille de Juliette, disparue le 21 juin de cette année. Après avoir suivi l'agonie de la petite Claire, « il suivra le cercueil qui lui parle de l'autre morte, l'irremplaçable, celle qui s'est noyée loin de lui et dont il n'a jamais eu le courage d'aller voir le tombeau. Entre cet homme foudroyé et sa fille disparue, un dialogue commence, qui ne cessera qu'avec sa mort à lui. (...) Il va surtout, jetant par-dessus bord tout ce qui l'a jusque-là retenu, s'adonner à la poésie » (5, pp. 128-129). Enfin l'homme, s'il est tout à coup sensible à un renouveau spirituel, apparaît en 1846 comme habité par le besoin d'un contact direct avec sa fille, par le désir de lui communiquer ses sentiments, par la persuasion qu'elle guette sa venue :

Vois-tu, je sais que tu m'attends. (IV, 14)

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,  
Le soir, quand tout se tait,  
Comme si, dans sa nuit, rouvrant ses yeux célestes,  
Cet ange m'écoutait. (IV, 15)

En vérité, on est tout près de l'obsession, et dans un poème daté de 1846 et figurant dans *Toute la lyre* (7, p. 118), le poète halluciné analyse sa vision :

Je voyais une forme humaine, vague et brune,  
 Croître sous la fosse à mes pieds.  
 Et je te parlais, ange, ô ma fille que j'aime,  
 Et je ne savais plus, dans ce sombre entretien,  
 Si cette ombre sortait de l'herbe ou de moi-même,  
 Si c'était mon spectre ou le tien.

Pourtant, c'est au travers des réactions de l'opposant au Second Empire et des conséquences qu'elles entraîneront que s'effectueront les retrouvailles avec Léopoldine. Il nous faut maintenant tenter de déterminer ce que fut le cheminement politique de celui qui devint, d'une certaine manière, le symbole de la république.

## II. LE PARCOURS POLITIQUE

### 1. Du courtisan des rois au défenseur des hommes

Dans le poème « Écrit en 1846 » (V, 3), dans lequel Hugo est censé répondre à une lettre du marquis du C. d'E... mort en 1841 (!) et qui date en réalité du 7 novembre 1854, le songeur de l'exil se plaît à proclamer l'unité de sa vie et de ses luttes et proclame fièrement :

Rien, au fond de mon cœur, puisqu'il faut le redire,  
 Non, rien n'a varié ; je suis toujours celui  
 Qui va droit au devoir, dès que l'honnête a lui (...)  
 L'horizon a changé, marquis, mais non pas l'âme.

Toutefois, sentant qu'on serait en droit de lui reprocher le tour capricieux de sa démarche, l'ancien royaliste met sur le compte de l'influence maternelle les tendances légitimistes et religieuses de sa jeunesse. Or on sait que si Sophie Trébuchet devint effectivement royaliste du fait de sa liaison avec Lahorie, elle était plutôt voltairienne et anticléricale. Méfions-nous donc des affirmations du penseur, regardons les faits et écoutons plutôt la mise au point de J.B. Barrère qui nous présente l'ambitieux auteur à vingt ans : « Il a sa stratégie. Il flaire la mode et cultive le genre officiel de l'ode, où s'est illustré plus qu'un poète de cour. (...) Il veut être le poète du parti "ultra" et, autour de 1822, il passe plus qu'un autre pour tel. » En tout cas, « la publication de ses *Odes et Poésies diverses* lui vaut « une providentielle pension de mille francs » (8, pp. 20 et 19). C'est dire aussi que la mort de Louis XVIII, en 1824, ne l'affecte nullement, qu'il réussit à obtenir le grade de lieutenant-général pour son père. Le 29 avril 1825, il devient chevalier de la Légion d'honneur ; il est invité au sacre du nouveau roi à Reims où il se rend (19 mai-21 juin). Et ce qu'on ne peut guère qualifier ici que d'opportunisme se poursuit sans la moindre difficulté lorsqu'après les Trois Glorieuses, Louis-Philippe s'installe au pouvoir, puisque le « 19 août, *Le Globe*, publie "À la jeune France", ode qui montre un Hugo rallié au nouveau régime de Louis-Philippe » (1, p. LVIII).

Deux distinctions qui ne dénotent nullement le combattant de la liberté vont bientôt échoir à notre homme : il multiplie les tentatives successives pour entrer à l'Académie française ; après trois échecs, voici enfin la victoire le 7 janvier 1841, et, le 21 juin 1842, l'heureux élu devient directeur de cette noble institution. D'autre part, le 13 avril 1845, le vicomte Hugo est nommé pair de France. Où est, dans tout cela, le défenseur des nobles causes, le résistant à l'injustice ?

Pourtant, il est une autre face de l'écrivain, et il faut citer ici nombre de faits qui postulent en faveur de la vocation inverse, de la générosité et du refus de plier. Il y a d'abord les ennuis du dramaturge avec les autorités. En 1829, la censure interdit la représentation de *Un duel sous Richelieu* (Marion Delorme) et le roi, à la suite d'une audience accordée au poète, confirme l'interdiction. Il faudra donc attendre le 11 août 1831 pour que le désir de l'homme de théâtre se réalise. Puis, les 23-24 novembre 1832, *Le Roi s'amuse* est interdit, et lors du procès qui l'oppose au Théâtre français, Hugo prononce un discours pour la liberté. Inutile de dire que ces deux pièces sont résolument progressistes, sans quoi elles n'eussent pas attiré les foudres de la censure. Bien plus, le jeune homme fait fi, dans le premier cas, de la pension que le roi Charles X lui accorde en compensation. Davantage, le tout jeune romancier de *Bug-Jargal*, même s'il fait preuve d'un esprit colonialiste et fâcheusement occidental, choisit pour thème la révolte de Toussaint Louverture à Saint-Domingue et donne à son héros une stature exemplaire, tout en traçant un tableau sévère d'un bon nombre de responsables français. Surtout, dès 1829, il publie *Le dernier jour d'un condamné à mort*, ouvrage dont la cinquième édition en 1832 sera accompagnée d'une préface contre la peine de mort. Enfin, ce qui montre que l'humaniste généreux ne se paie pas de mots, c'est sur son intervention que Barbès, condamné à mort, est grâcié en juillet 1839. Mieux, deux de ses interventions à la Chambre des Pairs manifestent une volonté résolument orientée vers le progrès : la première (en 1846), favorable à la Pologne qui suscite la réprobation de l'Assemblée, la deuxième (en 1848) concerne l'unité italienne. Comme on le voit, si dans son ensemble l'attitude de Hugo paraît soumise aux régimes établis, elle n'en comporte pas moins une part d'indépendance et une volonté d'action contre des actes inadmissibles et pour la libération des peuples. Cependant, la révolution de 1848 va amorcer, pour cet homme public à demi endormi, un réveil douloureux.

## 2. De la peur du peuple à l'action pour la république

Les événements de 1848 provoquent en effet une certaine angoisse chez cet « assis », selon ce qu'en dit Pierre Albouy (2, p. XIX) : le 13 janvier, Hugo avait exalté, devant la Chambre des Pairs, la personne du pape Pie IX, « un révolutionnaire rassurant » unissant en lui l'« utile et admirable alliance de l'autorité et de la liberté ». On est évidemment loin de compte en février, et le comportement de l'ancien pair de France en est affecté : « Il n'écrit presque plus (...) [Ses] rares pièces révèlent un homme inquiet et désabusé. Le 22 février, devant la révolution qui

commence, c'est l'appréhension, c'est la crainte : " Guerre civile ! émeute ! ô deuil !... ". » C'est en vain qu'il songe à faire appel à la duchesse d'Orléans pour exercer la régence : « De la duchesse de Berry à la duchesse d'Orléans, c'est toute la moitié monarchiste de la vie de Hugo qui s'est écoulée. Tout s'en va de ce qui fut la jeunesse et la lourde maturité. » « Aux élections complémentaires du 4 juin », il est élu comme candidat de la république rouge, celle de la banqueroute et de la terreur. C'est en cette qualité qu'il doit se rendre aux barricades pour réprimer l'émeute (3, pp. XX-XIX). Voici d'ailleurs un témoignage adressé au président de l'Assemblée nationale sur l'intervention du chargé de mission :

Le samedi 24, vers deux heures de l'après-midi, un homme vêtu d'un paletot gris, et sans aucune espèce d'insignes, s'écria au milieu de nous : « Il faut en finir, mes enfants ! En avant ! » Cet homme, Monsieur le Président, c'était M. Victor Hugo, représentant de Paris. Il n'avait pas d'armes, et cependant il s'élança à notre tête, et, tandis que nous cherchions l'abri des maisons, il occupait, seul, le milieu de la chaussée. (...) Conduits par un tel homme, nous arrivâmes sur les barricades qui furent successivement enlevées. (12, pp. 39-40)

Le courage du député ne contredit pas pour autant le sentiment de répulsion que lui inspire la vue des insurgés. Il cite avec horreur comme un épisode symbolique le geste de telle femme du peuple qui sans pudeur, pour exprimer sa haine contre les forces de l'ordre, soulève sa jupe. Il a horreur de ce camp du cynisme et il écrit à la date du 25 juin 1848 :

Sauver la civilisation, comme Paris l'a fait en juin, on pourrait dire que c'est presque sauver la vie du genre humain. (13)

En fait, il renvoie dos à dos les insurgés et les forces de la répression :

C'est une chose hideuse que cet héroïsme de l'abjection où éclate tout ce que la faiblesse contient de force : que cette civilisation attaquée par le cynisme et se défendant par la barbarie. D'un côté, le désespoir du peuple, de l'autre le désespoir de la société.

Entre l'anarchie et la force, Hugo choisit le prince Louis-Napoléon qu'il soutient dans son journal *L'Événement*, et c'est le 10 décembre que ce dernier est élu président de la République contre Cavaignac, le défenseur de l'ordre.

Cependant, l'évolution de l'ancien royaliste accomplit des progrès décisifs en l'année 1849, et l'on peut y voir deux raisons. D'abord c'est dès juillet de cette année-là qu'il commence à être en butte aux sarcasmes de la droite lorsqu'il défend un projet proposé par un député catholique visant à prévoir une commission chargée d'élaborer « des lois sur la prévoyance et l'assistance publiques ». Lorsque, le 19 octobre, il défend l'expédition de Rome, soutenant ainsi la cause de Louis-Napoléon, il rencontre une opposition déterminée et finit par rompre avec l'Élysée. Dès lors, en 1850 et 1851, Hugo ne cesse de défendre la démocratie et l'anticléricalisme et s'attire l'hostilité de l'assemblée. On retrouvera des souvenirs de cette période agitée dans le roman *L'Homme qui rit*. C'est en mai 1851 qu'il écrit :



Pour avoir défendu toutes les formes, toutes les idées de liberté, de justice, d'humanité (...), pour avoir combattu sous toutes les formes les idées d'arbitraire, de despotisme, d'anarchie, de mensonge, de barbarie (...), de haine, d'abrutissement, je suis aux yeux de la bourgeoisie un monstre.

Il y en a qui disent qu'il me faut tirer un coup de fusil comme un chien.

Pauvre bourgeoisie !

Uniquement parce qu'elle a peur pour sa pièce de cent sous !

Ce jugement, dans lequel on croit déjà entendre les accents féroces d'un Villiers de l'Isle-Adam, montre comment un être généreux a été comme forcé par les circonstances à prendre parti, à s'engager de toute sa force. En juin 1851 ne va-t-il pas jusqu'à stigmatiser « le désordre fait par le parti de l'ordre. Le jeu des écoliers joué par les pédants » (13, p. 287) ? Il suffira donc que le Prince-Président demande la révision de la constitution pour que, dans son intervention du 17 juillet 1851, Victor Hugo atteigne l'irréversible. Furieux, le voilà qui « lance la formule de “ Napoléon-le-Petit ” et conclut en prédisant la victoire suprême qui ne verra plus debout que deux combattants : le peuple et Dieu ». (3, p. XXIV). Dans ses souvenirs datés du 19 juillet 1851, Hugo justifie son attitude passée et récente par « cette sorte d'effroi permanent de 93 » suscité par « les écrivains monarchiques », puis par la puissance inquiétante de la république, et déclare s'engager au service de cette grande idée maintenant qu'on la foule aux pieds ; il termine ainsi :

On me dit : « Prenez garde ! Vous allez partager son sort. » Aujourd'hui les haines, les violences morales et matérielles, les injures, les outrages, les calomnies, les persécutions sont pour les républicains.

Raison de plus.

Républicains, ouvrez vos rangs ! Je suis des vôtres ! (13, pp. 288-289)

La suite est connue. Le 2 décembre, à huit heures du matin, on vient annoncer le coup d'État à Victor Hugo. Alors, sans peur aucune, malgré la présence d'une colonne d'infanterie, le républicain va haranguer un ouvrier qu'il rencontre dans la rue en lui disant de déchirer les affiches et éventuellement de recourir aux armes, puis propose à ses collègues une proclamation, participe à la création d'un comité de gauche auquel il fait donner le nom de comité de la résistance. Le lendemain, après une nuit blanche,

place de la Bastille, Hugo haranguait frénétiquement un groupe d'officiers et d'agents de police quand Juliette, qui, tout au long de ces journées, le suivait partout, étreignit son bras et lui dit : « Vous allez vous faire fusiller. »

Le 11 décembre, la journée est encore plus dure et Hugo ne cesse de participer à l'action, toujours suivi de Juliette. C'est elle qui lui a trouvé, le 6, un gîte plus sûr, elle encore qui fera agir Jacques Firmin Lanvin qui

alla demander un passeport à la préfecture de police, sous prétexte d'un travail à faire à l'imprimerie Luthereau.

Et c'est ainsi que Victor Hugo put se diriger le 11 décembre vers Bruxelles par le train, muni de ce passeport